

Berman et les instruments critiques de traduction

Fatemeh ESHGHI

Maitre assistante, Université Allameh Tabatabai
naideshghi@yahoo.fr

Résumé

Pour la première fois un philosophe traductologue, Antoine Berman, offre ses expériences basées sur l'école de la traduction des romantiques allemands. Ses cours sont publiés plus tard dans un livre intitulé *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain* (1999). Au contraire des théoriciens traditionnels qui voulaient la restitution embellissant du sens et les analystes de certaines traductions concrètes, l'objectif de Berman est de transformer la traduction dont la formulation date depuis Bergson. Il vise juger une traduction littéraire par une vue critique au sens propre et particulier dans la lignée de Kant et de Benjamin, c'est-à-dire la traduction basée sur l'expérience et la réflexion du traducteur dans le respect à la lettre; un parcours qui éclaircit la notion de l'étranger et de l'étrangeté, la correspondance à l'original et à sa langue, et la nécessité de faire œuvre dans le texte d'arrivée au profit de la langue maternelle littéraire supérieure par apport du niveau normal, prolongée dans les polyphonies des koinai. Or, le critique de traduction rend conscient le traducteur à la polyphonie dialectale, c'est-à-dire avoir le tact de la connaissance de sa langue maternelle qui ne pourrait pas être forcément la langue nationale. Aussi, le pouvoir d'habiter, plus que ces deux langues cibles, sur ce que Berman appelle la langue Reineou une troisième langue. Telle est la dimension à explorer par le critique de traduction que nous allons étudier dans les limites de ces pages.

Mots clés : Lettre, traduction littérale, expérience, réflexion, langue maternelle.

Introduction

La tâche principale de Berman aura été de rendre à la traduction tout le respect et la profondeur de la critique littéraire. Il a la même passion pour la traduction que les romantiques vouaient à la littérature.

Dans la limite d'un absolu critique de la traduction, Berman ne tient pas compte de théories traditionnelles ou d'analyses de certaines traductions concrètes. Dans son discours, il n'y a aucune sorte de théorie, mais plutôt d'expérience et de réflexion, deux facteurs essentiels dans la connaissance des œuvres traduites. Nous allons partager donc notre plan comme Berman dans son dernier livre, *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, en deux parties : d'abord voir les traductions traditionnelles comme une restitution embellissant du sens où le traducteur laisse le lecteur le plus tranquille possible, et fait que l'écrivain aille à sa rencontre. Ce concept refusé est considéré comme ethnocentrique, hypertextuel et platonicien. Ensuite, le contraire, où le traducteur laisse l'écrivain le plus tranquille et fait que le lecteur aille à sa rencontre. Une manière préférée chez le romantisme allemand, cultivant la langue maternelle par l'incidence d'une autre langue et d'un autre monde. Il s'agit de l'analyse de certaines grandes traductions littérales, afin de mieux cerner le travail sur « la lettre » inséparable à l'acte de traduire, dès que sa figure sacrée ait oubliée dans le sens.

Cette démarche de Berman, formulée par le respect à la lettre dans l'expérience et la réflexion de la traduction, éclaircit semble-t-il, la notion de l'étranger et de l'étrangeté, la correspondance à l'original et à sa langue, et la nécessité de faire œuvre dans le texte d'arrivée au profit de la langue maternelle en tant qu'une langue REINE.

Expérience et l'analyse

Antoine Berman (1942-1991), directeur du Collège International de philosophie et directeur du Centre de traduction et de terminologie de Jacques Amyot, est un penseur et un écrivain important au sujet de traduction (prose et poésie). Dans *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, le critique cherche à transformer la traduction dont la formulation remonte à Bergson. Il marche dans l'objectif de pouvoir juger une traduction littéraire par une vue critique au sens propre et particulier dans la lignée de Kant et de Benjamin, c'est-à-dire, la traduction sur la base de l'expérience et de la réflexion sur ce que le traducteur a capté ou a saisi (Davreu, 1986, 20). En réalité, il a un autre plan à l'épreuve de la langue étrangère, *L'épreuve de l'étranger* (1986) où il y a question d'une recherche sur les chemins de Heidegger, Benjamin, Arandt jusqu'aux romantiques allemands et de là, en un seul mouvement au monde de la raison et du discours philosophique. Une épreuve continue de plus près au plus loin, de Saint Jérôme, à Holderlain et Chateaubriand. Une recherche historique sur des images connues, enseigner le concept impartial de l'écriture et de la réflexion. Il veut donner une importance particulière à l'acte de la traduction, la même valeur et la même profondeur que cherche la critique littéraire. Dans cette objective, Berman précise ainsi son point de vue sur la traduction littérale: «Nous partons de l'axiome suivant: la traduction est traduction de-la-lettre, du texte en tant qu'il est lettre ». La lettre existe et inspire le traducteur « elle n'est pas le mot mais le lieu habité ou le mot perd sa définition et où résonne l'être-en-langue » (Berman, 1999, 9).

Dans ses recherches critiques, Berman respecte, comme Schleiermacher, les « différentes méthodes de la traduction »: les traductions traditionnelles basées sur la compréhension et son embellissement textuel en général. Et certaines traductions clairement privilégiées par le romantisme allemand au XIX^e siècle, qui ont fait bouger la méthode de la traduction et par là, l'évolution de la langue maternelle. Ainsi, l'ensemble des expériences personnelles en traduction, études historique des grandes figures dans la matière, conceptualisation aussi sensible à l'écriture qu'au philosophe, constituent les éléments principaux de l'étude critique de la pensée d'Antoine Berman.

Nécessité de l'expérience dans la traduction

« Si critique veut dire, fondamentalement, dégagement de la vérité d'une traduction, alors il faut dire que la critique des traductions commence à peine à exister » (Berman, 1995, 14). Pour le critique de la traduction, acquérir de l'expérience, c'est quelque chose d'inévitable car la traduction est elle-même l'expérience des œuvres, l'expérience de leurs langues, et de leur essence. Sur cette nécessité d'expérience, voici ce que dit Heidegger :

Faire une expérience avec quoique ce soit, cela veut dire: le laisser venir sur nous, qu'il nous atteigne, nous tombe dessus, nous renverse et nous rendre autre. Dans cette expression 'faire' ne signifie justement pas que nous sommes les opérateurs de l'expérience; faire veut dire ici, comme dans la locution 'faire une maladie, passer à travers, souffrir de bout en bout, endurer, accueillir ce qui nous atteint en nous soumettant à lui (1984, 143).

Par cette nécessité de l'expérience dans la traduction, nous comprenons une indépendance de savoir absolu qui n'est «ni une sous-littérature (comme l'a cru le XX^e siècle) ni une sous-critique (comme l'a cru le XIX^e siècle)» (Berman, 1999, 16). Cette autonomie apparaît depuis le Romantisme au XIX^e siècle, en se distinguant par la réflexion de la traduction sur elle-même à partir de sa nature. L'expérience et la réflexion sont les principaux vocables de la pensée

philosophique de Kant à Hegel et Heidegger, concepts suivis par l'idéalisme allemand de l'époque où la plus grande traduction occidentale depuis Schlegel, Holderlin, Schleiermacher, Goethe et Humboldt se fait jour. Également au XX^e siècle, Benjamin, Rosenzweig, Schadewaldt et autres, pensent à la traduction dans le langage philosophique de la réflexion et de l'expérience. Cela veut dire, pour que l'on arrive à un bon résultat dans la critique de la traduction aboutissant à la traductologie, il faut nécessairement s'enraciner dans la pensée philosophique:

Mais s'il existe, d'une autre façon, un langage de la vérité, où les ultimes secrets vers lesquels s'efforce toute pensée, sont conservés sans effort et silencieusement, cette langue de la vérité est le véritable langage. Et ce langage, dont le pressentiment et la description constituent la seule perfection que puisse espérer le philosophe, est justement caché de façon intensive dans les traductions. La traduction, avec les germes qu'elle porte en elle d'un tel langage, se situe à mi-chemin de la création littéraire et de la théorie (Benjamin, 1971, 270).

La traduction porte donc en elle un fondement de l'interprétation qui n'est à son tour que l'accomplissement de la traduction qui encore se tait. C'est ce que Heidegger affirme «conformément à leur essence l'interprétation et la traduction ne sont qu'une même chose» (Berman, 1999, 19). Par conséquent, l'ambition de la traductologie visant la réflexion sur la totalité des formes existantes de la traduction aussi bien que le fondement de l'expérience et de la réflexion, elle ne rentre pas dans une discipline objective mais fait partie d'une pensée issue de l'acte de traduire, comme l'acte de philosopher. Bien que la traduction de certains textes, comme celles des textes bibliques par exemple, ne fait pas partie, à premier vue, du champ de la philosophie et de l'interprétation, cependant, le rapport fondamental de la traduction et la lettre est un rapport primordial, dans la littérature enfantine: «La traduction est traduction de-la-lettre, en tant qu'il est lettre » (Berman, 1984, 25). Berman sait qu'il y a un bon nombre des traducteurs en Occident qui sont contre un tel rapport et ils regardent dédaigneusement le littéralisme qui n'est pas bien entendu le mot à mot. C'est justement pour cela que Berman croit que la figure des critiques basées sur la compréhension du texte et de l'embellissement des œuvres littéraires, doit être détruite au nom de la liaison de la traduction à l'éthique, à la poésie et à la pensée, matières directement attachées à la lettre: «La lettre est leur espace de jeu » (*Ibid.*, 26). Il suit la pensée de Heidegger au sujet de la destruction des traductions traditionnelles reconnues comme ethnocentrique, hypertextuelle, et platonicienne.

Traduction ethnocentrique et traduction hypertextuelle

Ce sont les formes que la majorité des traducteurs, des auteurs, des éditeurs, des critiques ont considéré depuis des siècles comme normales et normatives de la traduction. Justement, ce genre de traduction est cible de critique parce qu'elle adapte tout selon « sa propre culture » et rejette ce qui est situé en dehors de celle-ci sous prétexte d'une culture non compréhensive. Dans ce cas le traducteur impose sa culture et ne laisse pas pénétrer les formulations percutantes de l'autre: « Il n'est pas un poème qui soit fait pour celui qui le lit, pas un tableau pour celui qui le contemple, pas une symphonie pour ceux qui l'écoutent » (Benjamin, 1971, 30). L'ampleur des corrections, ajouts, suppressions, modifications sous couvert de transmissibilité opère une négation systématique de l'étrangeté de l'œuvre étrangère.

La traduction ethnocentrique a été appliquée par les romains alors qu'ils avaient eux-mêmes une culture de la traduction, car, au début de leur histoire, les auteurs romains écrivaient en grec. Le christianisme de saint Jérôme est établi selon cette tradition, c'est-à-dire le sens de *La Bible* est adapté par la culture païenne: « La captation du sens affirme toujours la primauté d'une langue » « la fidélité au sens est obligatoirement une infidélité à la lettre » (*Ibid.*, 34). Berman critique les traducteurs qui croient que « toute trace de la langue d'origine doit être disparue, ou être soigneusement délimitée ; que la traduction doit être écrite dans une

langue normative » (*Ibid.*). Dans ce cas le traducteur se situe à la place de l'écrivain écrivant dans la langue d'arrivée.

Hypertextuelle est une traduction par imitation, parodie, pastiche, adaptation, plagiat ou tout autre espèce de transformation formelle, à partir d'un texte déjà écrit. Il y a donc un rapport entre ethnocentrique et hypertextuelle. La notion d'annexionniste des deux tendances dans la traduction fait la lettre morte de la lettre, car tout ce que l'on fait est dans le but de la captation du sens au détriment de la lettre. Par exemple au XVII^e et XVIII^e siècles, l'époque des «belles infidèles», la conception de Voltaire de la traduction de Hamlet: « to be or not to be, that is the question » par « Demeure, il faut choisir, et passer à l'instant de la vie à la mort et de l'être au néant », représente un bon exemple de la traduction tout à fait hypertextuelle; texte traduit tantôt librement tantôt littéralement. Ce procédé est souvent appliqué dans la « traduction romanesque où « l'acte de transformation est inaperçu. Pratiquée à chaque fois une touche dans la phrase de l'œuvre finit par produire un autre écrivain» (Berman, 1999, 39).

Certes, dès qu'il y a la question sur la traduction de la captation de sens, la lettre est négligée si l'expérience et la réflexion ne réagissent pas. Cette opération est l'essence de l'exaltation de la démonstration de l'unité des langues et de l'esprit. Cette application entraîne bien entendu, une souffrance et pour le traducteur et pour le texte mais cela vaut la peine comme remarque Derrida :

Un corps verbal ne se laisse pas traduire ou transporter dans une autre langue. Il est cela même que la traduction laisse tomber. Laisser tomber le corps telle est même l'énergie essentielle de la traduction (*L'Écriture et la Différence*, 312).

Mais le corps se venge et il se montre dans beaucoup de traductions ethnocentrique et platonicienne, pratiquées très souvent en Europe. Chaque traducteur pourrait penser être capable de se corriger en reprenant tout simplement sa conscience. Mais, Berman croit que cela ne suffit pas: «C'est au travers d'une destruction systématique des théories régnautes et d'une analyse au sens à la fois cartésien et freudien des tendances déformantes exercées dans beaucoup de traductions que nous pourrions trouver « l'espace positif du traduire » « Cette analyse peut être regardée ou « partie par partie » au sens cartésien ou au sens psychanalytique freudien. Berman se réfère à ce propos à une lettre de Freud à Féliise: « Le défaut de traduction est inhérent à la traduction. A quoi tient ce défaut ? Quel est son fondement ? Pour répondre à ces questions, il faut probablement une analytique du sujet traduisant, le 'traducteur' » (*Ibid.*, 50). Mais, il laisse cette approche psychanalytique de la traduction aux chercheurs analystes. Il se penche surtout vers les forces déformantes examinant « la prose littéraire », domaine polylinguistique (roman, essai, lettre, etc.). Par exemple, Don Quichotte rassemble la pluralité des langues espagnoles de son époque, du parler proverbial populaire (Sancho) à la langue des romans chevaleresques ou des romans pastoraux. Cette prolifération des langues demande de la connaissance spécifique comme dans la traduction poétiques (exemple les sonnets de Shakespeare). La polylogie informelle dans les romans doit donc être respectée. C'est la raison pour laquelle, la connaissance des tendances déformantes qui cause la destruction de la lettre, est basée selon Berman, sur treize éléments analytiques:

-La rationalisation : détruit « la visée de concrétude » Elle a le rapport avec abstraction, généralisation, les structures syntaxiques de l'original par des substantifs, d'inverser le rapport du formel en informel, de l'ordonné et du désordonné. Un élément délicat du texte en prose est la ponctuation: l'ordre du discours linéaire ne doit pas être désordonné en diamétrale. La « rationalisation déforme l'original en inversant sa tendance de base (la concrétude) et en linéarisation ses arborescences syntactiques » (Berman, 1999, 54).

-La clarification : Toute traduction doit clarifier tout ce qui concerne le message de la langue originale, comme dit Heidegger : « Par la traduction, le travail de la pensée se trouve transposé

dans l'esprit d'une autre langue, et subit ainsi une transformation inévitable. Mais cette transformation peut devenir féconde car elle fait apparaître en une lumière nouvelle la position fondamentale de la question » (Meschonnic, 1973, 317-318). C'est-à-dire, si la transformation vise à rendre « clair » ce qui n'est pas clair ou ce que le texte dans l'original a calculé en sous-entendu, ou la polysémie d'un passage en monosémie, la clarification devient « un corollaire de la rationalisation ».

-L'allongement : Il rejoint aux deux premières tendances, pour clarifier nous sommes obligés d'allonger le message. «L'allongement, en outre, est un relâchement portant atteinte à la rythmique de l'œuvre » (Berman, 1999, 56).

-L'ennoblissement : C'est le sommet de la traduction platonicienne, « L'esthétique vient ici compléter la logique de la rationalisation: rendre le discours tout *beau* ». Berman considère que chez les classiques français, cet ordre était très courant (*Ibid.*). Autre aspect de l'ennoblissement, c'est le changement des passages jugés « populaires » en vulgaires ou l'oralité rurale en parler urbain.

-L'appauvrissement qualificatif: Il renvoie au remplacement des termes, expressions, tournures, etc., de l'original par des termes, expressions, tournures qui n'ont ni leur richesse sonore, ni leur richesse signifiante ou iconique comme les mots allusifs ou les métaphoriques.

-L'appauvrissement quantitatif: Il s'agit de la déperdition lexicale. Dans la prose existe la prolifération de signifiants et de chaînes (syntaxique) de signifiants. Si la traduction ne rend pas l'image des signifiants non fixés, le texte traduit en quantité sera reconnu pauvre.

-L'homogénéisation: Le traducteur a la tendance à arranger sur tous les plans le tissu de l'original hétérogène. Cette unification qui dépend de l'être du traducteur, rend la traduction défectueuse et elle couvre la majorité du système de déformation.

-La destruction des rythmes: Le roman, la lettre, et l'essai ont autant de rythme que la poésie, même parfois la tension entrelacée dans les rythmes demande encore plus de réflexion et de connaissance en la matière. L'attaque aux ponctuations brise la coupure des phrases nécessaires du texte original, pareil l'embellissement change la tonalité et le rythme mimique de la phrase.

-La destruction des réseaux signifiants sous-jacents: Tout œuvre possède un texte sous-jacent construit par des signifiants clés formant des réseaux sous la surface du texte comme l'une des faces de la rythmique et de la signifiante de l'œuvre. Par exemple, «un auteur comme Beckett emploie pour le domaine de la vision certains verbes, adjectifs et substantifs - pas d'autres » (*Ibid.*, 62), une traduction traditionnelle détruit des groupes de signifiants.

-La destruction des systématiques : Elle concerne le type de phrases, le choix de l'emploi du temps ou des subordonnées etc. Rationalisation, clarification et allongement détruisent le système parce que l'on y introduit des éléments non-existants dans la langue d'origine.

-La destruction ou l'exotisation des réseaux langagiers vernaculaires: toute grande prose a une liaison étroite avec des langues vernaculaires. Montaigne disait « que le gascon y aille, si le français n'y peut aller ». L'exotisation peut concerner traditionnellement en deux formes: le procédé typographique par exemple l'utilisation de l'italique si dans l'original, il n'existe pas. L'utilisation d'un rajout « à partir d'une image stéréotypée », comme dans « la traduction sur-arabisée des Mille et Une Nuits par Mardrus » (*Ibid.*, 64). L'exotisation peut rejoindre la vulgarisation en rendant un vernaculaire étranger par un vernaculaire local. Une telle exotisation « n'aboutit qu'à ridiculiser l'original ».

-La destruction des locutions: Dans une prose, beaucoup d'images se trouvent comme locutions, tournures, proverbes, etc., qui tous relèvent en partie du vernaculaire. Ces images doivent traduire et non introduire des équivalences, « les équivalents d'une locution ou d'un proverbe ne les remplacent pas. Les remplacements stigmatisent l'ethnocentrique. L'art est dans la traduction « d'un proverbe du cru » qui montrera l'impression culturelle de l'original (*Ibid.*, 14, 65).

-L'effacement des superpositions de langues: En deux sortes les superpositions de langues sont expliquées. Des dialectes qui coexistent avec une koinê ou avec plusieurs koinês. En tout cas, des superpositions de langues existent en prose notamment dans les romans. Un mélange entre vernaculaire avec koinê ne définit pas la langue de l'auteur : « La Montagne magique de Thomas Mann traduit par Maurice Betz » est un bel exemple. Le traducteur traduit bien l'accent d'un allemand qui parle le français avec la jeune Russe qui, elle aussi communique en français avec son amoureux. « Maurice Betz a suffisamment laissé résonner l'allemand de Mann pour que les trois français puisse se distinguer et garder, chacun, leur étrangeté spécifique » (Berman, 1984, 19).

Voilà ce que Berman analyse à propos des systèmes de déformations issus par des principes théoriques, et il croit que les théories de la traduction « surgissent de ce sol, pour sanctionner idéologiquement cette figure, posée comme évidentes ». Berman est un anti-théoricien dans la traduction car il conclut que « toute théorie de la traduction est la théorisation de la destruction de la lettre au profit du sens ». Alors que propose-t-il à la place de ces instruments critiques ? Car si la lettre est considérée anéantie par ces facteurs, nous devons analyser des exemples concrets pour pouvoir la sauver. Il faut revenir sur les œuvres traduites en plusieurs fois afin de pouvoir relever une définition particulière pour l'espace de jeu de l'acte de traduire et une définition de la visée traduisante pour arriver à une critique légitime.

L'éthique de la traduction

La visée traduisante est triple : éthique, poétique et philosophique. « L'acte éthique consiste à reconnaître et à recevoir l'Autre en tant qu'Autre » (Berman, 1984, 74). La fidélité est donc sur la dimension du respect envers l'étranger à son propre espace de langue. D'après Berman, cette attitude était très souvent étouffée en Occident, même si Friedrich Schlegel écrit à propos des Arabes :

Leur manie de détruire ou de jeter les originaux une fois la traduction faite caractérise l'esprit de leur philosophie. Pour cela même ils étaient peut-être infiniment plus cultivés, mais avec toute leur culture nettement plus barbare que les Européens du Moyen Âge (Lacoue-Labarthe, 1978, 131).

La traduction de la littérature étrangère doit, selon Walter Benjamin « accueillir l'Etranger dans sa corporéité charnelle » et « ne peut que s'attacher à la lettre de l'œuvre » (1971, 77). Voilà la signification de la visée éthique.

Berman suit aussi le conseil d'un traducteur du XVI^e siècle Charles Fontaine à propos de la manière de traduire une œuvre étrangère en respect des trois mots essentiels : « robe-corps-âme » (Berman, 1999, 77). Trois vocables qui renvoient « à la corporéité », c'est-à-dire, « à la lettre vivante de l'œuvre » ou à la littéralité du texte. La visée éthique de la traduction est donc le respect absolu à la langue maternelle dans sa littéralité. Nous voyons donc un lien direct entre la visée éthique et la lettre; lien qui a été défini très bien « dans l'Allemagne romantique et classique, avec Schleiermacher et Goethe » (Schleiermacher, 1999, P.92). Schleiermacher critique sévèrement les traductions ethnocentrique et hypertextuelle. Mais c'est à Goethe, que nous devons rendre hommage, dit Berman, pour des matériaux de « plus profond » sur la traduction avant Walter Benjamin en Occident. Le centre de son attention est surtout sur la littéralité et le rajeunissement de la traduction.

Berman admire bien entendu la traduction d'Holderlin de Sophocle, Chateaubriand traducteur de Milton, Enéide de Klossowski. Toutes ces œuvres avaient été traduites plusieurs fois, mais le travail de chaque traducteur fait un effet particulier dans la mesure où il rend un service particulier à sa langue maternelle. En 1804, en vue du respect à la lettre et le rajeunissement de la traduction comme une manifestation littérale, Holderlin propose la

traduction de Sophocle à son éditeur:

L'art grec qui nous est étranger, du fait de son adaptation à la nature grecque et de défaut dont il a toujours su s'accommoder, j'espère en donner une présentation plus vivante que d'habitude en faisant davantage ressortir l'élément oriental qu'il a renié et en corrigeant son défaut artistique là où il se rencontre » (Holderlin et Sophocle, 1804, p.35).

Pour retrouver le sens des mots grecs anciens, Holderlin recherche des vocables en vieil allemand et l'utilisation de la langue ancienne de Luther par le dialecte en souabe. La traduction du texte grec est présentée par ses voix originaires en insistant sur ce qui paraît dans le texte original. Holderlin présente cette traduction littérale par la connaissance étymologique ayant l'art du choix de même intensification que dans le texte source. Une traduction littérale par l'application philologique, ce qui suscite l'allègement archaïque grec traduit dans les temps romantiques en allemand et en français. Si l'on considère des modifications dans les noms des dieux, cela se fait dans l'esprit d'un changement moderne, essentiellement de même manière que Sophocle qui avait «orientalisé et occidentalisé» à la fois les noms. Par exemple : Zeus « Le Père de la Terre » devient « Maître de la Terre », Arès, l'« Esprit de la Guerre », Aphrodite, «La déesse de la Beauté ».

Selon Berman, Holderlin nous transmet une traduction «comme manifestation de l'origine de l'original» (Berman, 1999, 95). C'est la même opération faite par Chateaubriand maître incontesté de la prose française en 1836, sur *Paradise Lost* (Paradis Perdue) de Milton en pleine période romantique. Par cette traduction littérale, le choix de la structure de l'œuvre traduite et de la position du traducteur devient exemplaire. Dans ses «Remarques sur la traduction de Milton» par Chateaubriand, Berman cite le traducteur déclarant:

Pour accomplir ma tâche, je me suis environné de toutes les disquisitions des scolastes : j'ai lu toutes les traductions françaises, italiennes et latines que j'ai pu trouver. Les traductions latines, par la facilité qu'elles ont à rendre littéralement les mots et à suivre les inversions, m'ont été très utiles (1982, P. 118).

Le Paradise Lost est un poème chrétien à double source : inspiration biblique dans la version hébraïque d'origine latine vulgaire et la version anglaise. La deuxième source vient de la littérature latine. D'autres inspirations en seconde plan interviennent comme la littérature grecque, celle des Italiens de la Renaissance et du Baroque. En récitant ses poèmes, Milton traduit d'innombrables «images, locutions bibliques, latines, grecques et italiennes». Chateaubriand traduit littéralement «cette pratique intertextuelle de l'emprunt» dans l'original. Dans les remarques citées, Berman déclare que *Le Paradis Perdu* «est une traduction littérale dans toute la force du terme que j'ai entreprise, une traduction qu'un enfant ou un poète pourront suivre sur le texte, ligne à ligne, mot à mot, comme un dictionnaire ouvert sous leurs yeux» (*Ibid.*). Mais, il faut souligner que cette traduction n'est pas un mot à mot dans sa nature, elle est en prose, non en vers comme chez les prédécesseurs. Cette prosification n'est pas négative, c'est la même que l'on a appelée plus tard à l'époque de Baudelaire «prose poétique». Cette transformation est considérée surtout dans la tension rythmique. Dans son *Esthétique*, Hegel est de cet avis que la poésie pouvait être «traduite» en prose. Goethe aussi est de même avis, et Walter Benjamin ajoute plus tard que «le noyau prosaïque de tout œuvre» permet de croire la possibilité de la traduction de certains vers en prose poétique (1971, 104).

Nous pouvons tirer plusieurs points importants de cette traduction : D'abord, la traduction de Milton par Chateaubriand est parfaite parce qu'elle est une retraduction. Chateaubriand en regardant les traductions du passé a rectifié le texte dans un temps postérieur, c'est pour cela qu'il a pu présenter une traduction littérale (Berman, 1982, P. 96). Selon Berman, «la littéralité

et la retraduction sont donc les signes d'un rapport mûri avec la langue maternelle » (1999, 105 et 108). Il est vrai que Chateaubriand maîtrisait parfaitement sa langue maternelle, une connaissance sans égale de la prose classique française. En plus, par cette amour de l'art traduit littéral, il s'est penché également sur le néologisme du fait que beaucoup de mots chez Milton « ne se trouvent, dit chateaubriand, dans aucun dictionnaire anglais » (*Ibid.*, 108).

La traduction littérale nécessite une richesse d'esprit en néologisme, car l'original peut comporter des termes qui ne seraient pas régulièrement utilisés dans la langue d'arrivée. Voilà un autre point intéressant pour lequel Chateaubriand reconnaît le système des tendances déformantes. Une réflexion forte sur la lettre du texte anglais, par exemple, le mot « many » est traduit par le vieux mot « maintes », une traduction à la fois littérale et consonantique. Également, Rocks, caves, lakes, fens, bogs, dens, and shade of death sont traduits par les monosyllabes : Rocs, grottes, lacs, mares, gouffres, antres et ombres de la mort.

En ce qui concerne le niveau syntaxique, lorsque la phrase de Milton se déroule suivant une complexe séquence de « when », « whose », « while », « who » et « so », chateaubriand, sacrifiant l'articulation et l'équilibre du français classique, choisit de tout reproduire avec « quand », « dont », « tandis que », « qui » « ainsi ». En plus, si la tendance de Milton est la latinisation, le mouvement de Chateaubriand consiste à accentuer celle-ci en français. Même Chateaubriand trouve des équivalents dans les vieux mots bretons-celtiques de Milton comme « marle » traduit « marne ». Bref, la langue de traduction correspond à l'anglicité et à la latinité de l'original par un double littéralisme, lexical, syntaxique et phonétique» (*Ibid.*, 111).

Nous voyons qu'une troisième langue pourrait jouer un rôle décisif; le latin a un rôle médiateur dans la traduction de Chateaubriand et le grec chez Holderlin par le besoin de la langue maternelle en vue de l'interprétation de la lettre. C'est ici que Berman par ces exemples répond sur la relation du cœur de la langue maternelle avec la traduction. Le traducteur, à vrai dire, par l'expérience et la réflexion en évitant tous les systèmes déformants, accomplit sa langue maternelle par toutes les miettes imprévisibles qui s'appellent la « lettre » par une traduction littérale.

Conclusion

L'expérience et la réflexion sur la lettre dans la discussion de la critique de traduction sont un axe qui dépasse la limite des théories différentes et elles demeurent sur l'étendue de la philosophie de la langue. Par le refus des systèmes traditionnelles formées de la compréhension textuelle et de l'embellissement des grandes œuvres, en proposant la retraduction dans l'objectif d'un rattachement sévère à la lettre dans le système de la littéralité, on peut arriver à établir une critique de la traduction originale et au bout de la file, un système défini pour la traductologie. L'exemple des travaux de Holderlin et de Chateaubriand ont montré que par le biais de la retraduction, les systèmes déformants mènent la traduction dans un univers redoutablement stagné au point de vue de l'avance sur une vraie œuvre traduite. L'écriture littéraire paraît dans un univers supérieur par rapport au niveau normal en langue maternelle prolongée dans les polyphonies des koinès. Or, le critique de traduction met en conscient le traducteur à la polyphonie dialectale, c'est-à-dire avoir le tact de la connaissance de sa langue maternelle qui ne pourrait pas être forcément la langue nationale. Aussi le pouvoir d'habiter, plus que ces deux langues cibles, sur ce que Berman appelle la langue Reine ou une troisième langue. Telle est la dimension à explorer par le critique de traduction.

Bibliographie

BENJAMIN, Walter, «La Tâche du traducteur», in: *Mythe et Violence*, Paris, 1971, (coll. « Dossier des Lettres Nouvelles »).

BERMAN, Antoine, *L'épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris, Gallimard, 1984.

- *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, dans *Les tours de Babel*, Paris, Seuil, 1999.
- «Critique commentaire et traduction», dans *la Revue Poésie*, n. 37, Paris, 1986.
- *De la translation à la traduction*, dans *TTR*, Vol .I, n°.1, pp. 23-40, Paris, 1995a.
- *Pour une critique des traductions : John Donne*, Paris, Gallimard, 1995b.
- «Chateaubriand, Remarques à propos de la traduction de Milton», in: *Poésie*, 1982, N .23, pp. 112-120.

DAVREU, Robert, «Berman, penseur de la traduction», *Revue de la Poésie*, n° 37, Paris, 1986.

DERRIDA, Jacques, *L'Écriture et la Différence*, Paris, Seuil, 1967.

HEIDEGGER, Martin, *les cahiers de l' Herne*, Paris, édition de l'Herne, 1983.

- *Acheminement vers la parole*, traduit par F. Fedier, Paris, Gallimard, 1984, (Coll. "Tel Quel").
- *Questions I*, trad. H. Corbin, Paris, Gallimard, 1968, (Coll. «Classiques de la philosophie»).

LACOUÉ-LABARTHE, Ph., *L'absolu littéraire*, Paris, Seuil, 1978, (coll. « Poétique »).

MESCHONNIC, *Pour la Poétique II*, Paris, Gallimard, 1973, (coll. «Le chemin»).

SCHLEIERMARCHER, Prénom, *Des différentes méthodes du traduire et autres textes*, trad. par Antoine Berman, Paris, Seuil, 1999.